Maltraitance
Vie de la Revue
Expérience, pratique professionnelle
Soins

Réparation

Meurtrie, dégoûtée par les façons de faire de certains soignants qu'elle côtoie dans les services hospitaliers, une élève infirmière abandonne sa formation. La découverte de *Pratiques*, le travail à *Pratiques* lui permettent d'entrer dans un monde où soigner reprend sens.

Lola Martel
Secrétaire

L'âpreté de certaines expériences reste à jamais intacte. Mon travail en tant qu'agent de service hospitalier et, surtout, stagiaire de première (et dernière) année d'études d'infirmière m'a fait cet effet-là. Ce que j'y ai vu m'a laissé une boule indicible, bloquée dans la gorge, comme lorsqu'on a subi une agression dont la douleur aurait amplement suffi, mais à laquelle viennent encore s'ajouter l'incrédulité et l'indifférence de ceux à qui on ose raconter.

D'abord, les formatrices qui me suivaient en stage. Au pire, elles répondaient à mes interrogations révoltées en me recommandant l'adaptation aveugle aux usages du service, pourtant à des années-lumière des justes préoccupations de notre manuel canadien de diagnostic infirmier. Au mieux, elles m'assuraient qu'avec mon esprit critique et mes bonnes notes (en théorie comme en pratique), je ferais un jour une excellente formatrice. Formidable ! À des générations de jeunes, motivés par l'humanisme supposément intrinsèque de la profession de soignant, j'allais pouvoir faire miroiter un idéal fort et des valeurs tellement impraticables dans la réalité hospitalière, si rhétoriques, que leurs aspirations seraient vite mises au pas, leurs rêves étouffés et tôt pris le pli du blindage, de l'inhumanité.

Puis, les proches : « Tout de même, tu exagères, non ? Il y a des gens bien, aussi, dans les blouses blanches ! Moi, quand je me suis fait opérer… » etc. Oui, peut-être, quelques héros épars, mais dont je n'avais pas même rencontré l'ombre. C'est d'ailleurs différent d'aller au restau et de bosser en cuisine. Moi, je n'avais pas les clés pour rester intègre dans un milieu aussi hostile à mes envies profondes, pour résister à ce broyage de la pensée autant que de la sensibilité.

M'habituer, en gérontologie, à l'aide-soignant mettant la main aux fesses d'une ancienne prostituée, aussi tatouée que fragile, et lui susurrer « C'est combien ? », je n'y arriverais pas. En service fermé de psychiatrie, me faire aux cris d'un patient violé quotidiennement par l'un de ses trois camarades de chambre, sous l'oreille (plutôt que l'œil… c'est moins insupportable) d'une équipe totalement désabusée, s'auto-félicitant des progrès accomplis à l'AP-HP en un siècle : « plus de chaînes pour les fous, comme dans le temps »… non, ce n'était pas non plus dans mes cordes. Et, en service de médecine générale, parvenir un jour, comme on tentait de m'y former, à rassembler mes forces pour gaver de ses trente pilules un sidéen en fin de vie, dont même son plat préféré ne passait plus – un gars d'une éblouissante culture et si gentil qu'il essayait vraiment de déglutir pour faire plaisir – tout cela n'était décidément pas mon but dans la vie !

Dégoûtée, sentant ma conscience de plus en plus sale au fil des mois de formation, ma colère de moins en moins facile à canaliser, je suis partie (la mort dans l'âme, parce qu'en même temps, je sentais que je gâchais un potentiel). Mon désir d'être utile et de faire du bien sans faire trop de mal, je l'ai donc utilisé ailleurs que dans la santé, avec ma boule pétrifiée à la gorge… jusqu'au jour où j'ai mis la main sur un numéro de *Pratiques*.

Là, j'ai entrevu ce que j'aurais pu faire, si j'avais su plus tôt que certains soignants, minoritaires mais soudés, s'autorisaient à réfléchir pour conserver un cœur battant. J'ai compris alors qu'entre les robots et les héros, se situaient les tâtonnants-obstinés, les imparfaits-admirables, ces gens de *Pratiques* qui, avec modestie mais courage, arrivaient à se remettre en question individuellement et faire collectivement un peu bouger les lignes du système.

Faute de les avoir rencontrés à temps pour m'aider à devenir l'infirmière que j'aurais voulu être, j'ai, bien plus tard, accepté le poste qu'ils m'ont offert de secrétaire multiforme, aux côtés d'une collègue qui m'a tant et tant appris (notamment la nuance), avec qui je peux enfin, aujourd'hui, servir le soin auquel j'ai toujours cru, moins directement qu'avant, mais sans me perdre.

Merci, *Pratiques*, de m'avoir réparée et surtout, merci d'être là pour soigner la médecine malade ! Bon quarante et unième voyage autour du soleil et longue vie !

Partage du savoir
Professionnalisation
Ecoute, empathie, relation soignant-soigné
Utopie
Ressource

Du pain pour tenir la route

Rencontres sur le chemin de l'utopie.

Lanja Andriantsehenoharinala
Médecin généraliste

Hier, si on m'avait dit que je serai pratiquement installée en médecine générale en libéral et payée à l'acte, j'aurais dit : non, impossible ! Image d'Épinal du solitaire derrière son bureau, le visage cerclé par la lumière d'une lampe, petit abat-jour vert, disant « Au suivant ! » comme dans la chanson de Jacques Brel avant d'ouvrir machinalement un tiroir pour y déposer ses honoraires. Ça, un modèle ?

Et pourtant

Et pourtant, aujourd'hui, j'essaie de devenir médecin généraliste dans ce modèle. Ou plutôt avec ce fonctionnement économique. Simple compromis ? Uniquement temporaire ? Ou déjà défaite de l'idéal ? Y a-t-il eu un pacte implicite entre deux parties internes, l'une responsable et faite du principe de réalité et l'autre pleine de conviction et attendant son heure de réalisation ? Je ne sais pas.

Je me suis attachée aux gens qui viennent consulter au cabinet médical où je travaille maintenant. Ils ressemblent aux gens qui habitaient dans le quartier où j'ai grandi. Ils-elles sont immigré-es, vivent dans des tours, font leurs courses à pied avec la marche dandinante à balancier de ceux-celles qui portent leur vie et leurs sacs, font leur linge à la laverie, attendent inlassablement le bus pour aller en centre-ville. Ils-elles sont des travailleurs-euses appauvri-e-s, malades, cassé-e-s. Quand on était plus jeune, avec mes copines, on disait qu'on allait partir de la cité. Il le fallait : on ne pouvait quand même pas finir là ! Et on se moquait des vieux qui avaient l'air de crouler là depuis longtemps, des jeunes qui finissaient par avoir un emploi à la caisse du supermarché du coin : bah c'était fini, la racine était en train de prendre. Alors pourquoi revenir dans une cité après avoir mis tant de temps et d'énergie à en « sortir » ?

Au cabinet médical, mon collègue est un médecin généraliste qui fait « de la médecine utopique » (dixit un de ses anciens internes). Il adhère au Syndicat de la médecine générale (SMG), lit *Prescrire* et *Pratiques* bien sûr. Il m'a montré la revue il y a quatre ou cinq ans, quand j'étais stagiaire. Au début, je ne lisais que quelques articles : les plus courts avec les titres un peu poétiques. Et puis, un jour, une amie m'a emmenée au SMG et présentée aux artisan-es du syndicat et de la revue. C'est marrant, ces gens te demandent ce que tu penses. Ça les intéresse, ils-elles tournent la tête – et pas que ! – les yeux et tout le haut du corps, avec les épaules aussi.

Ce que tu dis, ça compte

Avec ça, qui n'est rien qu'un peu de pain, je peux faire deux pas en avant. Eduardo Galeano, écrivain chilien disparu cette année, raconte cette anecdote de l'étudiant qui les interpelle lui et son ami cinéaste Fernando Birri dans une université en Argentine. Il leur pose la question retorse : « Pero que sirve l'utopia ? »[1] Alors que Eduardo Galeano se dit que bon sang, mais comment répondre à une question si difficile, Fernando Birri dit le plus naturellement du monde que l'utopie est comme l'horizon. Quand on fait deux pas en avant vers lui, il semble reculer d'autant, voire plus. Alors, à quoi sert l'utopie ? « L'utopie sert à marcher »[2]. Oui, mais il faut du pain pour tenir la route !

Marcher. Et dans quel sens ?

Mon collègue m'a montré un jour une représentation imagée des hommes vivant aux Antipodes tels qu'on se les représentait à partir de la Grèce antique et durant tout le Moyen-Âge. En miroir de ceux qui vivaient du « bon côté » de la terre, ils avaient nécessairement la tête à l'envers et les pieds retournés, le talon en avant et les orteils vers l'arrière. On rigole bien en regardant cette image, en pensant au cabinet dans ce quartier populaire, à notre syndicat de soignants et citoyens de gauche, à notre manière d'exercer et aux personnes qui sont accueillies ici : nous sommes aux antipodes, pour sûr ! Il faudrait vérifier l'état de nos pieds tous les matins, des fois que dans la nuit…

Conclusion

Il y a de quoi se gratter la tête. Est-ce que nous marchons ? Est-ce que nous marchons vers l'utopie ? Est-ce que nous marchons vers l'utopie avec les pieds à l'envers ? Hum. Autant carrément s'envoler !

*

1. Mais à quoi sert l'utopie ?
2. *Sirve para caminar.*